

**GALERIE DIX9** Hélène Lacharmoise

a le plaisir de présenter

**THÉÂTRE DES POSSIBLES –  
Le masque dans tous ses états**



*Masque de prière*, Yasmina Benabderrahmane, tirage argentique, 90x100cm, 2010

**Yasmina Benabderrahmane, Shiva Lynn Burgos, Benoit Huot,  
Smail Kanouté, Esmeralda Kosmatopoulos, Dmitry Kostyukov,  
Peter Lökös, Jorge Rosano Gamboa, Sebastian Riemer,  
Anila Rubiku, Louis Salkind, Julien Vignikin et Yang Yi**

**Exposition du 10.10 au 21.11.2026**

**Vernissage samedi 10 octobre - 17h / 21h**

# THÉÂTRE DES POSSIBLES –

## Le masque dans tous ses états

Qu'il dissimule, révèle ou métamorphose, le masque possède un pouvoir singulier : celui de rendre possible ce que la réalité ne permet pas. Il n'est pas une simple protection ou un artifice, mais un moyen de franchir les limites du réel, d'ouvrir d'autres espaces de représentation et de faire surgir d'autres identités, temporalités ou récits.

Cette exposition réunit des artistes d'horizons multiples pour explorer le masque « dans tous ses états », à la croisée de deux dimensions :

**Ses états physiques et matériels :** à travers une pluralité de médiums — sculpture, peinture, photographie, dessin, installation —, le masque se déploie dans une diversité de formes et de matières. Chaque œuvre en réinvente la plasticité et en déplace la fonction.

**Ses dimensions symboliques, sociales et conceptuelles :** au-delà de l'objet, c'est ce que le masque permet qui est ici exploré. Il peut déplacer le temps, transformer la matière, révéler des structures sociales, faire dialoguer des cultures, donner forme à la mémoire ou au deuil, et permettre la métamorphose. Chaque œuvre ouvre ainsi un possible qui lui est propre.

Utilisé comme accessoire signifiant chez **Yang Yi**, le masque permet de représenter ce qui n'a pas encore eu lieu. Ainsi dans ses photographies de scènes traditionnelles, les personnages portent des masques et des tubas tandis que l'eau, ajoutée à l'image à la place du ciel, évoque une inondation à venir. La scène fait ainsi coexister plusieurs temporalités : un monde avant sa disparition, le présent de la photographie et le futur lié à l'ouverture du barrage des Trois-Gorges en Chine. Le masque rend ainsi possible une image paradoxale : celle d'un événement futur déjà regardé comme un souvenir.



Yang Yi, *Uprooted #14*, lambda print, 100x70 cm

Dans *Masque de prière*, **Yasmina Benabderrahmane** photographie sa grand-mère qui dissimule son visage derrière ses deux mains. Le masque naît ici d'un geste intime, protecteur, pudique et chargé d'une dimension spirituelle. Les mains deviennent une forme de voile, tout en révélant la présence de celle qui les porte. La photographie rend ainsi visible une présence familiale et culturelle sans la livrer entièrement au regard : le masque devient une manière de se montrer tout en préservant ce qui ne se livre pas.

Chez **Jorge Rosano Gamboa**, le masque rend possible la métamorphose d'une matière abandonnée en une nouvelle présence. L'artiste réactive des masques vernaculaires contemporains laissés à l'abandon dans l'atelier de l'artisan et leur redonne vie par la présence d'un regard perçant en obsidienne. Dans ses masques-tuiles, éléments issus du toit de sa maison natale, la tuile usée par le temps et couverte de lichen devient une figure grâce aux yeux de verre qui laissent entrevoir une bribe de texte sur le réalisme magique inscrit au revers. Le masque ne révèle donc pas une présence cachée : il la fait naître.



Jorge Rosano Gamboa, *Sikuamecha 5*, 2024  
bois d'avocat, obsidienne, 21x17x12 cm

Par sa seule présence, le masque cache. Il n'est pas forcément un objet, mais peut être une opération de recouvrement et de soustraction. Pour affirmer son droit sur des images qu'il a produites, **Dmitry Kostyukov** recouvre de peinture noire près de 70 % de ses propres photographies, dans un geste qui évoque l'abstraction radicale de Malevitch. Ce qui subsiste de l'image est ce qui a échappé au masque. Dans cette partie demeurée visible, l'artiste fait apparaître les détails qui sont, pour lui, essentiels, dans la construction de l'image.



Dmitry Kostyukov, *Untitled (market Kaboul)*, série Reappropriation, 2023  
Peinture sur photographie, 60x90 cm

Façonnés en pain, les masques d'**Esmeralda Kosmatopoulos** prennent la forme d'un corps paradoxal. En cuisant cette matière destinée à être consommée, l'artiste la rend pérenne. Nés du deuil de son père, les masques expriment la douleur à travers des larmes dont les formes s'apparentent souvent à des mamelles. Le masque glisse ainsi du visage vers le corps et devient le lieu où se rencontrent douleur, nourrissage, mémoire et persistance.



Esmeralda Kosmatopoulos, *A chaque jour sa peine*, pain, vernis

Dans la série *HandTraits*, **Anila Rubiku** déplace le portrait du visage vers les mains. En masquant les traits, elle soustrait à la représentation les signes habituels de l'identité — âge, apparence, expression ou codes de la beauté — pour concentrer le regard sur ce que les mains accomplissent et expriment. Instruments de travail, de création, de contact et de communication, elles deviennent une forme de signature corporelle. Le masque rend ainsi possible un autre portrait, qui fait apparaître une personne à travers ses gestes et sa relation au monde.



Anila Rubiku, *HandTraits 40*, 2025  
lithographie et huile sur plaque d'argent, cadre

Le masque peut aussi révéler une identité sociale. S'inspirant de masques africains rituels, **Louis Salkind** transpose le masque dans la société occidentale et le pose sur des corps contemporains — souvent associés à une fonction sociale. Par substitution du visage, l'individu disparaît au profit de la fonction qu'il incarne. Le masque met ainsi en évidence la persistance des structures sociales et de leurs marqueurs visuels, d'une civilisation à l'autre.



Louis Salkind, *masque justicier Kram*, 2015, huile sur toile, 36x48 cm

Le masque peut rendre possible ce que la réalité ne permet pas, en faisant apparaître un objet fonctionnel ou social sous une nouvelle identité. Ainsi des sculptures de **Shiva Lynn Burgos**, qui peuvent évoquer des masques par leurs formes frontales, symétriques et parfois anthropomorphes. Pourtant, elles ne sont pas des masques : elles sont moulées à partir d'outils préhistoriques en pierre — haches et herminettes — ainsi que d'objets de prestige et de monnaies traditionnelles de Papouasie-Nouvelle-Guinée. En les transposant en bronze ou en fer — matériaux anachroniques dans l'histoire de ce pays — l'artiste ne reproduit pas des masques rituels. Elle déplace ces formes lithiques vers le champ de la sculpture contemporaine, où elles deviennent des présences autonomes tout en gardant la mémoire de leur fonction, de leur circulation et de leur valeur sociale.



Shiva Lynn Burgos, bronze et fer

Le masque peut aussi devenir un espace de rencontre entre des cultures et des mémoires. Inspirés de la tradition des Black Indians de La Nouvelle-Orléans, les masques de **Smaïl Kanouté**, en peinture ou en sculpture, mettent en dialogue les cultures ancestrales béninoises et celles des peuples autochtones d'Amérique. Le masque témoigne d'un syncrétisme encore vivant dans les défilés de carnaval.



Smaïl Kanouté, *Chief - Egun*, 2024  
acrylique, sérigraphie et encre de Chine sur toile, 100x80 cm

Dans *Le Cycle du silence*, **Peter Lökös** compose un masque, à partir de corail, d'un caillou, d'un tuyau d'oxygène et d'une moitié de casque audio, une anatomie hybride à la frontière de l'humain, du minéral et du vivant. Le blanchiment du corail fait écho au blanchissement des cheveux humains et inscrit l'œuvre dans une réflexion sur le temps, la finitude et le déclin du vivant.

Avec *À l'envers* et *L'envers du couple*, l'artiste inverse également la fonction du masque à oxygène : les bougies, productrices de dioxyde de carbone, se substituent au dispositif associé à l'insufflation de la vie. Le masque devient alors une forme transitoire, suspendue entre respiration et extinction, union et fragilité.



Peter Lökös, *Le cycle du silence*, 2026  
Corail, tuyau d'oxygène, casque audio, caillou, 24x21cm

Chez **Sebastian Riemer**, le masque agit directement sur l'image. L'artiste travaille à partir de photographies de presse anciennes, dont certaines ont été retouchées à la peinture avant l'apparition des outils numériques. En agrandissant considérablement ces images, il fait apparaître les traces de ces interventions : aplats, coups de pinceau, effacements et corrections. Ce qui semblait être une image objective révèle alors sa construction. Le masque devient ici une opération de transformation du réel, qui dissimule autant qu'elle révèle et interroge la prétendue vérité de l'image photographique.



Sebastian Riemer, *Miss Franco* (detail)- série press paintings, 2014  
Impression pigmentaire, 180 x 100 cm

Dans les œuvres animalières de **Benoît Huot**, le masque ne recouvre pas seulement une tête : il transforme l'animal lui-même. Ses têtes de cervidés naturalisées sont « habillées » de tissus, de breloques et d'ornements divers, qui viennent recouvrir leur apparence première sans pour autant effacer complètement ce qui demeure dessous. Le masque produit ainsi une étrange présence, à la fois animale et humaine, familière et inquiétante. Il déplace l'identité de l'animal et ouvre un espace de métamorphose, où l'objet naturalisé semble retrouver une forme de vie ou de personnage.



Benoît Huot, *Apparition*, 2025  
taxidermie, coton, fibres synthétiques, verre, 37 x 20 x 28 cm

Depuis longtemps présent dans le travail de **Julien Vignikin**, le masque devient une forme qui émerge de la matière. Installé en Bourgogne, l'artiste récupère des douelles de tonneaux, dont les courbures, les entailles, les inscriptions et les traces d'usage constituent déjà un vocabulaire plastique. Par une intervention minimale, il les assemble en sculptures murales, masques ou figures totémiques. Le masque ne recouvre pas la matière : il en révèle une possibilité latente, sans effacer la mémoire de sa fonction première.



Julien Vignikin, *Tetrux*, 2024  
douelles de tonneaux de vin, acrylique